

PÈRE CYRILLE ARGENTI

VIE MONASTIQUE ET VIE DANS LE MONDE

Ces textes sont adaptés des émissions radiophoniques du Père Cyrille Argenti, diffusées sur Radio-Dialogue, radio œcuménique marseillaise dont il fut l'un des fondateurs.

Livret n° 26

Copyright : Radio-Dialogue 2008

FAISONS-NOUS LE BIEN PAR DEVOIR ?

Le fils aîné de la parabole du fils prodigue était resté à la maison, il avait travaillé consciencieusement le jour, et peut-être la nuit, pour faire la volonté de son père. Au fond de son cœur il était sans doute, hélas, un peu jaloux de ce fils cadet parti goûter l'aventure et connaître la vie de par le monde, tandis que lui, l'aîné, faisait son devoir.

Le fils aîné de la parabole est donc un homme de devoir. Mais il nous donne l'impression qu'il fait le bien plus par devoir que par amour et qu'au fond, dans son cœur, il le regrette un peu. Il aurait bien aimé, lui aussi, toucher aux fruits défendus. Lorsque son cadet revient, comme il ne l'aime pas vraiment, il ne se réjouit pas de son retour. Il ne s'intéresse pas au salut de son frère parce qu'il ne l'aime pas. Il ne partage donc pas la joie de son père, ce débordement de miséricorde fêtant le retour de celui qui était perdu. Il voit seulement qu'on tue le veau gras pour le fils prodigue, alors que pour lui, on n'avait jamais même tué un chevreau pour qu'il festoie avec ses amis. Il laisse alors percer son mépris pour le fils prodigue : « Quand ton fils que voici est revenu, lui qui a mangé ton avoir avec des prostituées, tu as tué le veau gras pour lui. »¹

Je crains fort, hélas, que telle soit souvent l'attitude de chrétiens consciencieux, ayant le sens du devoir, le sens de la morale, mais qui font le bien par obligation, sans joie. Ces tristes chrétiens font du tort à l'Église et au Christ, lorsqu'il semble que le bien est pour eux une corvée, lorsqu'ils parlent de leurs mérites et de leurs sacrifices, comme si c'était un sacrifice de faire la volonté du Père, lorsqu'ils accomplissent cela avec un cœur sec.

Notre cœur n'est-il pas rempli de joie quand nous faisons la volonté du Père et quand nous entendons le Père qui nous dit : « Mon enfant, toi, tu es toujours avec moi »² ? Ne sommes-nous pas dans la joie d'être en présence du Père et n'éprouvons-nous pas une peine infinie de savoir que le fils prodigue a perdu cette présence, qu'il est malheureux alors que nous sommes heureux ?

Quand nous ne faisons le bien que par obligation, pour obéir à une loi, et non parce que nous avons soif de la présence du Père, alors nous ne sommes pas vraiment heureux. Nous devenons ces chrétiens au cœur sec qui sont encore sous le règne de la Loi et non sous le règne de l'Esprit, ces chrétiens qui ont oublié les paroles du prophète Osée : « C'est la miséricorde que je veux, non le sacrifice. »³ Si nous n'avons pas des entrailles de miséricorde, si nous n'avons pas un cœur aimant, si nous ne faisons pas le bien parce que nous le désirons et que nous aimons la présence du Père, alors nous ne sommes pas vraiment des disciples du Dieu d'amour. Nous sommes finalement jaloux de ceux qui font le mal, comme si leur sort était enviable, alors qu'il est tragique. Nous sommes encore comme la femme de Lot qui regardait en arrière avec regret, vers Sodome et Gomorrhe. Regrettons-

nous de ne pas goûter au mal, alors que nous avons le privilège de goûter à la source de toute joie et de tout amour ?

NOTES

1. Cf. Lc 15, 30.
2. Lc 15, 31.
3. Os 6, 6.

LA VIE MONASTIQUE

La vie monastique est l'un des aspects caractéristiques de l'Église orthodoxe, presque depuis ses origines. Peut-être convient-il d'abord, avant d'en résumer rapidement l'histoire, d'en rappeler les fondements théologiques, la justification. En effet, on entend souvent dire de nos jours, par des gens un peu en marge de l'Église mais ayant tout de même une conscience chrétienne : « Je ne comprends pas le sens des moines. Je comprends très bien qu'un chrétien rende service, s'occupe des malades, des pauvres, mais ces hommes qui s'enferment dans des monastères, à quoi cela sert-il ? »

Les deux principes fondamentaux de la vie monastique

Je crois qu'il faut rappeler deux réalités qui échappent souvent à l'homme moderne. D'abord, on n'a vraiment prise que sur soi-même. Les hommes veulent changer le monde et ils ne s'efforcent pas de se changer eux-mêmes. Le premier pas pour changer le monde, c'est de se changer soi-même. Le moine est celui qui – se souvenant de la parole du Christ : « Que servirait-il à un homme de gagner le monde entier s'il perd sa propre âme ? » – agit sur la seule réalité sur laquelle nous ayons vraiment prise : nous-mêmes. S'ouvrir soi-même au rayonnement divin, c'est commencer à introduire Dieu, ou plutôt laisser Dieu s'introduire, dans le monde que je suis moi-même, c'est le début du vrai changement, la conversion personnelle. Le moine est donc celui qui, ne cherchant pas à juger les autres et ne s'imaginant pas qu'il peut changer les autres, essaie de s'ouvrir lui-même, tout entier, à l'action de l'Esprit de Dieu.

Ensuite, le moine sait que ce qui se passera en lui sera utile à l'Église toute entière. N'oublions pas, en effet, ce que nous dit saint Paul dans la première épître aux Corinthiens, au chapitre 15, où il compare l'Église à un corps : « Si un membre

est malade, si un membre souffre, le corps tout entier souffre et si un membre est sain, il contribue à la santé du corps tout entier. » Ce que, par conséquent, je fais, ou ce que je pense, ou ce que je suis, dans le secret de ma chambre – en ce qui concerne un moine, dans le secret de sa cellule ou de sa grotte – se répercute sur l'ensemble de ce corps qu'est l'Église. Si, dans le secret de sa chambre, un chrétien obtient une victoire sur le mal, cette victoire profite au corps tout entier, à l'Église toute entière.

Pendant la dernière guerre mondiale, lorsque les Alliés gagnaient une bataille en Lybie, par exemple, c'était l'ennemi tout entier, sur tous les autres fronts, qui se trouvait affaibli. Or le monde entier est le champ d'une lutte du Christ contre le mal. Lorsqu'un seul moine, lorsqu'un seul d'entre nous, dans le secret de sa chambre, obtient une victoire contre le Malin et laisse entrer le Seigneur en lui, c'est tout le corps, c'est toute l'Église, c'est le monde entier qui en profite. Le moine est celui qui sait que les batailles décisives se livrent dans le cœur de chacun de nous et que les coups décisifs infligés au Malin, à l'ennemi du monde et à l'ennemi de l'Église, sont assenés, si je puis dire, dans le secret de la lutte qui se déroule là, dans notre cœur. C'est cela, finalement, la bataille décisive. Ce n'est pas par l'agitation extérieure mais par le combat intérieur qu'on a vraiment prise sur le déroulement de l'histoire. Ce n'est pas ce qui se voit et qui paraît qui a une importance décisive. La scène du monde n'est finalement que le reflet visible des combats invisibles que chaque homme mène dans le secret de son cœur.

Le fait de lutter en soi-même et de croire à la communauté des saints, à la répercussion de la vie spirituelle de chaque personne sur l'ensemble de la vie de l'Église, sont, je crois, les deux principes fondamentaux de la vie monastique. À partir de là, nous pouvons comprendre le sens de l'histoire du monachisme.

L'éclosion du monachisme

Le modèle de tous les moines, c'est évidemment la vie du premier moine, Jean-Baptiste, le Précurseur, qui déjà s'était retiré dans le désert. Là, dans la solitude du désert, seul avec Dieu, il reçut le message divin qui lui permit d'annoncer ensuite au monde la venue du Sauveur. Mais le premier qui, dans l'histoire de l'Église, imita Jean-Baptiste et qui fut le véritable initiateur de la vie monastique, ce fut, au début du III^e siècle, saint Antoine le Grand, qui se réfugia dans le désert d'Égypte. Cet homme était une véritable Bible vivante ; en effet, il ne savait ni lire ni écrire, mais il connaissait par cœur la totalité du Nouveau Testament, sans parler de la connaissance profonde et complète qu'il avait de l'Ancien. Alors, véritablement, la parole de Dieu vivait en lui. Cet ermite, qui était seul au fond des déserts de l'Égypte, on venait le voir de tous les coins du monde civilisé, recevoir de lui une parole, un conseil, car, dans le secret de son cœur, il était en communion avec le Seigneur et, par conséquent, ceux qui venaient le trouver entendaient, à travers lui, Dieu qui leur parlait.

Antoine vivait seul et ce fut l'un de ses disciples, Pacôme, qui eut l'idée de rassembler autour de lui d'autres moines et de fonder ainsi la première

communauté monastique cénobitique, ce qui veut dire en grec « vie en commun ». La communauté fondée par saint Pacôme rassemblait donc des hommes qui avaient décidé de se consacrer totalement, ensemble, à l'application rigoureuse et maximaliste, en quelque sorte, de l'Évangile, prenant chaque parole de l'Évangile au pied de la lettre. « Va, vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres, puis viens et suis Moi. »² Ils renonçaient donc à toute propriété pour tout partager, comme les premiers disciples du temps des Actes des apôtres. La communauté de saint Pacôme se consacrait totalement au Christ, renonçant dès maintenant à toutes les vanités de ce monde pour se mettre totalement au service de la Parole de Dieu, de l'Évangile.

La période florissante

Cet exemple de la communauté de saint Pacôme dans l'Égypte du milieu du III^e siècle fut contagieux. Peu d'années après, en effet, lorsque Constantin le Grand mit fin aux persécutions, lorsque l'Église revêtit un caractère officiel et que, par là même, elle fut souvent soumise à certaines compromissions avec le monde, les chrétiens, bientôt par centaines, par milliers se réfugiaient dans les déserts d'Égypte et de Palestine pour essayer de vivre totalement l'Évangile, loin de toute compromission. C'est ainsi que le IV^e siècle vit une floraison extraordinaire de couvents, d'ermitages où, soit seuls dans des grottes, soit groupés en communautés monastiques, des milliers d'hommes vivaient loin des compromissions de ce monde, s'efforçant de vivre intégralement les commandements évangéliques.

Ces hommes qui se consacraient totalement à l'approfondissement et à la mise en pratique de l'Évangile, sans aucun autre souci que de plaire à Dieu et de réaliser ses commandements, eurent une influence extraordinaire sur l'Église du IV^e siècle. De ces monastères sortirent les grands Pères de l'Église, les grands évêques qui devaient marquer l'histoire de l'Église à jamais, les saints Jean Chrysostome, Basile le Grand, Grégoire de Naziance. Toutes ces grandes figures, qui dominèrent l'histoire de l'Église au cours des premiers siècles, furent des moines. C'est dans le secret de la vie monastique que, seuls avec Dieu seul, ils approfondissaient le sens de la Parole de Dieu et trouvaient l'énergie de présenter ensuite au monde la vérité du Christ sans se laisser influencer par les intérêts ou les passions qui animaient les différents chefs d'hérésie. En même temps, ils y trouvaient le courage de résister à toutes les pressions du pouvoir politique. Il n'était pas possible d'influencer, par la crainte ou par des promesses, des hommes de l'envergure, de la puissance et de la vitalité intérieures d'un saint Basile ou d'un saint Jean Chrysostome. Ils pouvaient résister aux pressions d'une impératrice, comme Jean Chrysostome qui n'hésitait pas à critiquer les mœurs de la cour impériale et se trouva exilé au fond de l'Asie Mineure où il mourut, ou saint Basile ne redoutant ni les menaces d'exil, ni celles de confiscation de ses biens (il avait tout donné), ni finalement les menaces de mort, pour résister à l'hérésie arienne.

Un monachisme missionnaire

Les exemples de ces hommes furent tels que du IV^e au VIII^e siècle, le

mouvement monastique allait toujours croissant et ces monastères furent les véritables pépinières de l'épiscopat orthodoxe au cours de toute l'époque byzantine, mais ils furent aussi les centres de la pensée théologique. Ces hommes, qui vivaient en communion permanente avec leur Seigneur, avaient une vision claire et sans compromission de l'Évangile. C'est pourquoi leur rôle, par leurs écrits, par leur présence, par leur prière dans la vie de l'Église, dans toute l'histoire des grands conciles, fut décisif. Lorsque les empereurs iconoclastes, par exemple, voulurent détruire les icônes et supprimer leur vénération, ce sont les moines qui, dans leurs monastères, résistèrent et conservèrent la pureté de leur foi, comme ils le firent souvent contre toutes les autres hérésies. Au VIII^e siècle, les grands monastères de Constantinople, comme le monastère studite, jouèrent un rôle fondamental dans la vie de l'Église.

Dès le IV^e siècle, grâce à saint Athanase, qui avait profité de son exil en Occident, où l'empereur l'avait déporté, le monachisme se répandit également en Occident. Les bénédictins eurent pour origine cette déportation du grand moine égyptien en Occident. C'est ainsi que le monachisme connut un épanouissement extraordinaire au cours du haut Moyen Âge, tant en Orient qu'en Occident. Dans toute l'Église orthodoxe, le monachisme constituait ces véritables forteresses de l'Église, ces lieux où elle était en quelque sorte directement branchée sur le Royaume de Dieu, ces lieux à travers lesquels passait donc souvent le courant divin qui ensuite alimentait l'Église toute entière. Les moines transmettaient la Tradition, l'enseignement apostolique, car ils n'avaient pas d'autres préoccupations que celle-là, ils n'avaient ni préoccupations professionnelles, ni familiales. Donnés tout entiers à Dieu et à l'Évangile, s'efforçant de vivre le sermon sur la montagne dans toute son intégralité, dans tout son maximalisme, ils furent des instruments privilégiés de la transmission de la foi, non seulement dans les régions où le christianisme s'était déjà solidement implanté, mais également dans les pays de mission.

Le grand Photius, au IX^e, dès qu'il eut les premiers échos du travail missionnaire de saint Cyrille et de saint Méthode dans les pays slaves, en Bulgarie et en Macédoine, eut le souci de leur envoyer des moines qui pourraient constituer un premier monastère en Mo-ravie, servant de centre de rayonnement dans ces pays de mission. Le rôle missionnaire des monastères et des moines fut donc, lui aussi, tout à fait essentiel.

Le mont Athos

C'est ainsi que, au cours du X^e siècle, un autre Athanase fonda la première communauté monastique au mont Athos. Dans cette péninsule montagneuse, entre la Macédoine et la Thrace, se multiplièrent progressivement les centres monastiques. L'Athos devait jouer un rôle fondamental et décisif dans l'histoire de l'Église. Chaque peuple orthodoxe eut bientôt, sur la sainte montagne, son monastère. Il y eut donc non seulement petit à petit de très nombreux monastères sur la péninsule, mais aussi beaucoup d'ermitages de nombreux saints moines, réfugiés dans les grottes de la montagne, qui ne vivaient que d'un morceau de pain

qu'on leur envoyait périodiquement au bout d'une corde. Ils étaient en communion avec le Seigneur, à tel point que certains d'entre eux purent avoir en ce monde la vision même de la lumière incréée, du rayonnement incréé du Saint Esprit.

Au cours du XIV^e siècle, les moines de l'Athos constituèrent ainsi véritablement l'avant-garde de l'Église, l'antichambre du Royaume. On se moquait d'eux dans le monde et même dans l'Église, on les accusait de vivre d'illusions en prétendant voir l'invisible, voir la lumière de Dieu. Au XIV^e siècle, un grand moine de l'Athos, devenu archevêque de Thessalonique, saint Grégoire Palamas, prit alors leur défense, en particulier dans un ouvrage célèbre intitulé *Défense des saints hésychastes*, c'est-à-dire des saints hommes retirés dans la tranquillité. Il montra que si, effectivement, on ne peut, en ce monde ni même dans l'autre, atteindre l'essence de Dieu, l'Être de Dieu, en revanche, le rayonnement incréé de l'Être divin, les énergies divines, peuvent atteindre l'homme. Et de même que l'on ne peut toucher le soleil, mais que l'on peut, cependant, s'exposer aux rayons du soleil, de même l'homme, s'il ne peut atteindre l'Être de Dieu, peut cependant s'exposer au rayonnement incréé de Dieu. Par conséquent, la vision de Dieu est possible même en ce monde. C'est ainsi qu'au XIV^e siècle, grâce aux monastères de l'Athos, put s'affirmer la doctrine, confirmée par deux conciles qui eurent lieu à Constantinople, selon laquelle il est possible, en ce monde, d'avoir un contact vivant et réel avec l'Esprit de Dieu agissant par son rayonnement incréé.

Les années sombres

Lorsque vint ensuite la sombre époque de l'occupation turque dans les Balkans, ainsi que des invasions mongoles en Russie, ce furent ces bastions qu'étaient les monastères qui purent conserver, entretenir, développer, transmettre l'enseignement apostolique. Les envahisseurs, les occupants, ne se souciaient guère de ces monastères situés en dehors du monde, qui ne semblaient jouer aucun rôle dans le cours des événements. La politique se désintéressait des monastères, les jugeant totalement inefficaces (c'était un peu la réaction de Staline, demandant, à propos du Vatican : « Combien de chars, combien d'avions ? »). Les monastères paraissaient donc inoffensifs et, en réalité, ce furent, sous toutes les occupations, les places fortes de l'Église, où l'enseignement apostolique fut transmis dans toute sa pureté, non seulement en paroles mais dans la vie réelle des hommes et des communautés monastiques. C'est ainsi que les monastères se multiplièrent à la fois sous l'occupation turque et dans l'immense Russie, non seulement sous l'occupation mongole, mais ensuite sous la domination des tsars qui cherchaient à diriger, à gouverner, à régir l'Église. Cependant le pouvoir politique, qu'il fut turc, mongol ou soi-disant chrétien, n'avait pas de prise sur les communautés monastiques, qui purent continuer à transmettre la Parole de Dieu dans sa pureté et à l'incarner dans leurs vies.

Certes, il y eut des périodes de décadence monastique. Certes, le démon, qui s'attaque aux points forts de l'Église, s'est souvent attaqué – et s'attaque encore – aux communautés monastiques. Certes, « celui qui veut faire l'ange fait la bête » et souvent de terribles abus, une sombre décadence, atteignent certaines

communautés monastiques, à certains moments de l'histoire ou dans certains lieux. Mais ce qui est réjouissant, c'est qu'à l'heure actuelle, il y a une véritable renaissance monastique, en particulier au mont Athos. Des centaines d'anciens avocats, de médecins, de jeunes étudiants, de jeunes professeurs vont se réfugier au mont Athos pour se consacrer entièrement à Dieu, vivant seuls avec Dieu seul. Ils constituent un pont, un fil, entre l'Église terrestre et le Royaume de Dieu, un fil à travers lequel passe le courant divin alimentant l'Église toute entière, en sorte que les monastères continuent à être, aujourd'hui encore, les pépinières futures de l'Église et des lieux où l'Évangile se transmet dans sa pureté, dans son intégralité. Je crois que les monastères aujourd'hui, tant sur l'Athos qu'un peu partout dans le monde, sont toujours les places fortes de l'Église.

En Occident également, l'Église ne pourra s'affermir, se consolider et rayonner que dans la mesure où elle disposera de monastères vivants, où véritablement les chrétiens approfondiront la vie liturgique, la pensée biblique et toute la Tradition des apôtres. Les moines ont pour mission de transmettre ce merveilleux trésor confié par les apôtres à l'Église et au monde.

NOTES

1. Mt 16, 26.
2. Mt 19, 21.

SUR LA VIE DANS NOTRE MONDE AUJOURD'HUI

Réponses du père Cyrille à des sujets d'actualité

Sur les émigrés

Toute la Bible, tant l'Ancien que le Nouveau Testament, nous a formés à accueillir l'émigré, à le considérer comme un hôte privilégié. Le Nouveau Testament va plus loin que l'Ancien puisque le Christ nous dit que l'étranger, c'est Lui-même. Nous devons donc accueillir l'étranger comme le Christ. Par conséquent, j'ai un préjugé extrêmement favorable vis-à-vis de tout émigré, surtout le nouvel émigré un peu perdu, qui parle mal la langue, qui est un peu rejeté parce qu'il est différent. Il est donc très important d'accorder un accueil fraternel à tout émigré pour qu'il se sente chez lui et qu'il puisse s'adapter, s'acclimater, cesser le plus tôt possible d'être un étranger, pour qu'il se sente un frère.

Je ne sous-estime absolument pas la difficulté et les problèmes que cela pose, mais je pense que l'accueil fraternel de l'émigré est la seule solution qui permettra de résoudre tous les problèmes posés par l'émigration. C'est la seule attitude

chrétienne, tout en reconnaissant qu'elle n'est possible que dans la mesure où le nombre d'émigrés est limité. Il est évident que ce n'est pas en accueillant des millions d'émigrés à la fois que l'on pourra les traiter en frères et avoir un contact personnel avec eux.

Sur la vie en couple avant le mariage

Une transformation complète des mœurs s'est opérée dans le domaine du mariage. Beaucoup de jeunes couples vivent ensemble depuis des années en dehors du mariage, puis au bout d'un certain temps – souvent lorsque l'enfant vient – se décident à se marier, c'est-à-dire à sanctifier leur union. Cette attitude est souvent sincère.

Je pense que cette nouvelle situation sociale n'est nullement un obstacle à la christianisation des couples et de la famille. Il ne s'agit pas que l'Église se braque par rapport à des coutumes nouvelles, mais qu'elle souligne que rien ne doit échapper à la lumière du Saint Esprit et que, par conséquent, la seule union de l'homme et de la femme qui soit valable pour un chrétien, est celle qui est soumise au rayonnement de l'Esprit Saint, qui est sacramentalisée. Tout acte de la vie, s'il n'est pas sanctifié, si le Seigneur n'y entre pas, n'est pas chrétien. La vie chrétienne consiste à faire entrer le Christ dans tous les domaines, en particulier dans celui qui pour l'être humain est le plus important : les relations entre l'homme et la femme.

Avec l'évolution actuelle, le mariage semble se purifier petit à petit de son aspect de contrat, de son aspect financier, sociologique. Les couples prennent aujourd'hui davantage conscience du sacrement comme tel, qui n'est plus une convention sociale. Je ne vois donc pas l'évolution actuelle d'un si mauvais œil !

Sur l'avortement

Pour une conscience chrétienne, il est évident que l'avortement est un meurtre. Par conséquent, lorsqu'on demandera conseil à un prêtre, en toutes circonstances – et j'insiste là-dessus – il essayera de convaincre le couple ou la femme de faire l'effort de foi et de confiance nécessaire à la Providence pour mettre au monde l'enfant qui est en chemin et ne pas le tuer.

En revanche, nous, les orthodoxes, évitons d'intervenir dans les problèmes de législation. Il est évident que l'État, le législateur, doit tenir compte des avortements clandestins. Je crois qu'avant la légalisation de l'avortement en France, près de cinq cent mille avortement clandestins se pratiquaient, ce qui est bien pire encore que la situation actuelle.

Les orthodoxes, en particulier la hiérarchie, évitent de prendre position sur les problèmes proprement politiques, c'est-à-dire les décisions légales que « César » doit prendre en fonction de situations générales, où il ne faut pas chercher à imposer l'Évangile à la société en majorité non-croyante. Autant, donc, nous prendrons position sur le plan personnel, de manière forte et vigoureuse, contre l'avortement, autant nous éviterons d'intervenir dans des problèmes de législation. Autant nous sommes exigeants quant à l'ordre moral librement choisi par la personne, autant nous ne pouvons intervenir sur l'ordre moral que voudrait imposer à tous le législateur.

Sur la contraception

La contraception est une question tout à fait différente. Je pense que lorsqu'un couple a reçu le sacrement du mariage, il a reçu l'aide de Dieu et la grâce – s'il a une conscience chrétienne exigeante – de résoudre cette question. C'est au couple de prendre ses responsabilités devant Dieu, avec cette conscience exigeante, et d'exercer ce que nous appelons un sacerdoce universel, non de demander des consignes toutes faites au clergé.

D'une façon générale, je pense que le clergé n'a pas à donner de directives, de consignes, mais à essayer de développer chez les fidèles le sens de la responsabilité, la conscience chrétienne. La liberté doit s'accompagner d'une conscience personnelle et familiale toujours plus exigeante. Si un couple lit l'Évangile et prie, alors faisons lui confiance et laissons-le prendre ses décisions. Je pense que le clergé doit éviter de légiférer pour tout et pour rien, comme s'il détenait le privilège de distinguer entre le bien et le mal.

Sur l'homosexualité

L'homosexualité est décrite et jugée de façon extrêmement sévère par saint Paul dans l'épître aux Romains. La pratique homosexuelle semble donc, aux yeux de l'Évangile et de l'Église, un crime. Mais cela ne doit pas nous empêcher d'avoir une attitude profondément aimante et respectueuse vis-à-vis des personnes.

L'homosexuel croyant se trouve dans une situation dramatique, non pas par ce qu'il fait, mais par ce qu'il est. Il ne peut pas se marier, je dirais même qu'il ne doit pas se marier, puisqu'il rendra une femme malheureuse lorsqu'elle découvrira la nature de ses instincts. Il se trouve donc devant une sorte d'impasse où il lui faut une foi extraordinaire, une confiance extraordinaire dans la Providence et la bonté de Dieu, pour arriver à vivre en réfrénant ses instincts. Celui qui a des tendances homosexuelles se trouve confronté à un problème difficile et pénible, où il a besoin de beaucoup d'aide et d'amour, de compréhension, en même temps que d'exigence.

L'homosexuel est peut-être appelé à monter très haut, parce que soit il sera appelé à la sainteté, soit à se laisser entièrement aller. Aucune tiédeur n'est donc possible pour lui, il ne peut se contenter d'être médiocre car alors il va pratiquer son homosexualité, ce qui est radicalement exclu tant par l'Ancien Testament que par le Nouveau et toute la Tradition de l'Église. Il y a donc je crois, pour lui, une très grande exigence de sainteté.

Sur la pornographie

Ou bien l'homme se sert de sa liberté pour aller vers Dieu avec un enthousiasme extraordinaire, ou bien il se sert de cette même liberté pour profaner et caricaturer l'amour dans toutes les formes de la pornographie. Voilà quel est le risque de la liberté. On doit prendre ce risque, si l'on veut que l'homme soit libre d'aller vers Dieu. Il faut alors courir le risque de le voir se lancer dans toutes les perversités.

Sur la libération et l'émancipation de la femme

Tout dépend de ce que l'on entend par émancipation. Il est évident que tout comportement social qui opprime la femme ne peut être que combattu et repoussé par un chrétien. Mais, en revanche, on doit être tout à fait hostile, je crois, à ce que les femmes essaient de singer les hommes ou les hommes de singer les femmes. La vocation des hommes et des femmes est différente et il faut que chacun assume cette différence. Les deux personnalités doivent s'affirmer, c'est un enrichissement. L'homme doit évidemment respecter la personnalité de sa femme et ne pas chercher à lui imposer la sienne.

La situation actuelle est donc satisfaisante et réjouissante, à condition de ne pas tomber dans des exagérations. Il ne s'agit pas, par exemple, de modifier la Bible pour faire plaisir aux féministes.

Sur le bonheur

Je crois profondément au bonheur. Je pense que Dieu est la source de la joie, de la paix, du bonheur, et que, déjà en ce monde, la communion avec Dieu nous apporte tout cela. Combien plus alors lorsque nous nous trouverons face à face avec lui ! Cependant, une recherche égoïste du bonheur est le plus sûr moyen de ne jamais l'atteindre.

Le bonheur consiste à se laisser traverser par le grand élan de vie qui nous pousse vers l'autre et, à travers l'autre, vers Dieu. Vivre intensément, c'est vivre pour les autres et, à travers eux, pour Dieu. Le bonheur est tout le contraire de la recherche du plaisir égoïste, qui ne peut conduire qu'au malheur, qu'au pourrissement. Vivre, vivre intensément, c'est sortir de soi et communier avec le grand courant de vie qui vient de Dieu et va vers Dieu.

Sur le passé

Dieu, par le pardon, guérit le passé. Les plaies du passé peuvent progressivement se refermer, nous ne sommes pas prisonniers de notre passé. On ne peut pas faire que le passé n'ait pas eu lieu, mais on n'en est pas esclave. On est évidemment largement conditionné par son passé, mais il n'est pas nécessaire que celui qui a bu retombe dans la boisson, que celui qui a volé vole, que celui qui a tué tue. Non, le changement de l'homme, le pardon, la guérison sont toujours possibles jusqu'au dernier moment. Dieu apporte la conversion et la guérison.

Par conséquent, on n'est pas esclave de son passé, bien qu'évidemment on en porte les cicatrices. Nous devons avoir le courage de regarder notre passé honnêtement et ne pas voir que celui des autres. Il est important de connaître son passé sans s'y complaire, sans passer son temps à le ruminer sous forme de rêverie malade. Ce qui compte, c'est l'avenir, quel que soit notre âge.

Sur la vérité

Il faut avoir la sainte horreur du mensonge. Le père du mensonge, c'est le démon et je pense qu'il faut être absolument intransigeant là-dessus. Mais de là à

tomber dans le fétichisme, non ! Il ne faut jamais mentir, mais cela ne veut pas dire que l'on n'a pas le droit – et souvent le devoir – de se taire.

Lorsqu'il s'agit d'une maladie, il faut avoir l'intelligence et le tact de discerner la volonté profonde du malade. Beaucoup de malades, au fond de leur cœur, ne veulent pas connaître la vérité sur leur maladie. Pourquoi alors leur lancer à la tête une vérité que, de façon inconsciente, ils sont en train de se cacher ? Il est donc ridicule et mauvais de raconter des choses fausses au malade, mais il ne faut pas non plus lui jeter à la tête tous les diagnostics du médecin. Non, il faut beaucoup de discrétion et toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire. Il faut savoir se taire. « La parole est d'argent et le silence est d'or. »

Sur la bonté et l'intelligence

La bonté est une forme d'intelligence car le cœur bon juge de façon droite. Vous avez, en revanche, des personnes intelligentes qui peuvent être sataniques. Les gens foncièrement bons ne se trompent en général pas dans leurs jugements.

Il est vrai que la bêtise peut être un péché. Je pense que les deux choses se tiennent : la bêtise est méchante et la bonté est intelligente. Par intelligence, je n'entends pas cependant une sorte d'habileté intellectuelle, mais cette intelligence du cœur qui n'a rien à voir avec le quotient intellectuel. Une intelligence de cœur sait d'instinct ce qui est vrai et ce qui est faux, elle sait discerner la réalité profonde d'une situation, avoir le tact nécessaire pour agir de façon juste dans une situation donnée. C'est l'intelligence du cœur qui est fondamentale dans la vie de l'homme et non l'habileté dialectique.

Je suis foncièrement optimiste. J'aime la vie et j'ai confiance en la vie, j'ai confiance en la Providence. Je pense que toute la vie est un acte de confiance. Quand on fait confiance à la vie et à la Providence, les choses s'arrangent. Oui, la vie vient de Dieu et, malgré la réalité effrayante du mal, j'ai profondément confiance dans la fin bonne de cette vie !